Document generated on 04/25/2024 3:57 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Manicargent

Jacques Godbout

Volume 6, Number 5 (35), September–October 1964

URI: https://id.erudit.org/iderudit/59938ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Godbout, J. (1964). Manicargent. *Liberté, 6*(5), 357–360.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1964

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

JACQUES GODBOUT

Manicargent

"Qui s'instruit s'enrichit", disaient les panneaux publicitaires du Ministère de la Jeunesse, l'année dernière. Quelques bonnes âmes, veut la rumeur, trouvèrent le slogan trop trivial, trop terre à terre, trop intéressé, et devant leurs cris on l'effaça pour le remplacer par quelque phrase plus noble. Depuis, qui s'instruit s'enrichit, mais on ne le dit pas.

Cela ferait sans doute sourire les hommes du béton qu'on rencontre à Manic 5, logés dans un décor de science-fiction comme s'ils y avaient été parachutés pour quelqu'expérience de laboratoires psychologique. Leur attitude devant le travail, en effet, et les raisons qu'ils ont d'élever ce barrage sont aussi saines et avouées qu'inavouées celles de la bourgeoisie des villes.

— En une saison, du printemps au milieu octobre, ici un gars sérieux se met $5,000. dollars en banque...

Bon. Vous travaillez pour de l'argent, et vous n'en avez pas honte. Et ce barrage c'est de l'argent pour le pays, et personne n'en a honte non plus. Et tout tient tellement à l'argent que la Brinco eut-elle baissé ses prix de quelques millièmes que *Manic 3* ne se faisait pas. L'argent ! Faut-il que notre système d'éducation petit-bourgeois aît été vicieux pour parler de sacerdoce à propos de la médecine, par exemple, pendant que les produits des cours humanistes réclamaient la rémunération à l'acte médical; et quelle hypocrisie derrière la façade du dévouement qu'on a érigé devant les professions libérales!

L'argent c'est sale, et à prendre avec des pincettes: mais le reste de l'Amérique brasse des affaires pendant que nous avons 100,000 hommes et femmes sans travail. L'argent, c'est péché, ou ça mène au péché. Et nous avons 1/3 des chômeurs du Canada dans la belle province. Tout se passe, en somme, comme si nous n'avions jamais accepté de jouer le jeu capitaliste à fond. Pourtant:

– Ça c est un homme qui vaut son demi-million, (dit d'un air admiratif le plombier du coin à propos d'un de ses confrères qui a bien réussi)...

Quand, dans la langue populaire, on en est à faire l'équivalence homme-or, il est des attitudes qu'il faut admettre, des motivations qu'il faut diriger. Le salaire est, dans 98% des cas, le moteur d'un travail. Evidemment ce matérialisme a son petit côté amer, et des relents de vilaines fréquentations: mais ce n'est pas en se bouchant les yeux qu'on opérera le miracle du travail valorisé autrement que par le salaire. C'est en admettant le matérialisme foncier, l'égoïsme réel et l'appétit affolant de tous, ouvriers, collets-blancs, cadres et capitalistes que le problème d'une attitude humaine peut se poser sérieusement. Autrement on se retrouve dans le domaine de la prière et des indulgences, fort loin de la réalité.

A *Manic,* et c'est une des valeurs exemplaires de cette aventure, les gens sont là pour de l'argent: ingénieurs, préposés aux livres, manoeuvres, contre-maîtres, balayeurs, garde-malades, chauffeurs, traiteurs... (En trois étés Alphonse Marceau, cultivateur, 64 ans, a équipé sa ferme et remis à neuf ($8,000.) sa grange. Avec un plancher de béton.) Pour le romantisme il faut chercher ailleurs, ou plus loin... *Manic,* disent les visionnaires, c'est la grande aventure du Canada français. Justement.

La grande aventure du pays ne peut être faite que de l'ensemble des aventures individuelles de ses citoyens. Sans des vies cohérentes, agressives, modernes, additionnées une à une, sans l'enrichissement financier des fouilles de la sociétés québécoise, il n'y a pas de grande aventure qui tienne. *"Vous ternissez,* diront certains, *une image de l'homme au travail qui aime son métier".* Paroles de bourgeois. On aime un métier, c'est vrai. Mais seulement quand ce métier nous permet de vivre; et il devient d'autant plus aimable qu'il permet de mieux vivre.

Manic 5, c'est un petit peu l'Eldorado, avec sa taverne à heures fixes, son unique restaurant sans banquettes, son église-salle-de-jeux, et son alcool à $40.00 la bouteille de 40 onces. Mais qu'a signifié l'or, pour les conquérants de l'Amérique, sinon cela: une coïncidence entre des appétits profonds et un travail gigantesque à accomplir? Relisez l'OR, de Cendrars, vous verrez.

Pendant ce temps, contre un juste salaire, pour le compte de la nation, des milliers d'hommes terrassent le pays. Hier ils défrichaient 30 arpents ,ou coupaient du bois pour Dieu le Père la

Paper Company, aujourd'hui ils coulent du béton en pleine forêt, noient des terres, brassent des sentiments.

Manicargent, c'est la société québecoise devenue adulte: de la nationalisation de la *Montreal Light Heat and Power* sous Adélard Godbout, à celle des autres compagnies sous René Lévesque, l'*Hydro-Québec* a représenté la plus grande réussite d'un capitalisme d'Etat qui était aussi national. Et le véritable scandale du gaz naturel c'était bien plus la vente d'un service public à l'entreprise privée, c'est-à-dire un pas en arrière, que la collusion de quelques hommes pressés de s'enrichir. Ces hommes, qui pourtant étaient "nationalistes", trahissaient le peuple pour un plat de lentilles; *Le Devoir,* autre instrument "nationaliste", leur donna un croc-en-jambe.

L'entreprise d'électricité se remit en marche; et on sait aujourd'hui que le dynamisme de ses réalisations et de ses ambitions a eu des effets radicaux mesurables, et inattendus, autant au plan personnel (chez les ingénieurs, ouvriers, etc.) qu'au plan mythique (ce numéro de revue en serait, si cela était nécessaire, la preuve) ou encore plus simplement dans des relations nouvelles d'affaires puisque l'Hydro achète en français, etc.

"Il n'y a donc que cet aspect financier qui vous ait frappé?" Non bien sûr. Puisque ces échaffaudages et les casques en polythène coloré (blancs pour les ingénieurs, jaunes pour les manoeuvres, bleus, bruns etc.) rappellent trop les peintures de Léger; non puisque la lumière artificielle qui baigne toutes les nuits et jusqu'à l'aube les masses grises qui s'élèvent, tue toute idée de sommeil et que ce cauchemar rappelle Céline; non puisqu'un poète ne peut faire autrement qu'être emporté par l'infiniment grand du paysage et de l'oeuvre, ou par l'aspect plus simple, plus touchant de ces hommes dans leurs bottes du far-north feuilletant *Photo-Journal* pour déguster un peu de civilisation, le vendredi soir... Dans toute entreprise de cette dimension il y a au moins deux aspects: l'aspect poétique, disons, qu'on retrouve dans un poème d'Eluard par exemple; comme dans *Bonne Justice* (1951):

. . . c'est la douce loi des hommes
De changer l'eau en lumière
Le rêve en réalité . . .

mais il y a aussi un aspect Wall Street. Et je m'étais tant et si bien préparé à répondre au premier aspect, j'étais, en somme si peu sur

mes gardes, que c'est le second qui a éveillé en moi l'écho d'une vie réelle. A mon insu, puis plus précisément, ce chantier m'a persuadé que tant et aussi longtemps que nous serons partie intégrante du système capitaliste nord américain, même si les hommes de la Manicouagan et demain ceux de l'Outarde renouvellent d'une certaine façon avec bonheur l'esprit d'aventure qui fit que nos ancêtres découvrirent ce continent (et attendirent si longtemps pour commencer de l'exploiter), il nous faudra jouer le capitaliste, mais alors le jouer et gagner.

Ceux du grand nord font des efforts physiques et intellectuels surhumains. Ils sont bien payés, cela est sain; il reste au prolétariat urbain des rives du Saint-Laurent à secouer les épinettes (ailleurs c'est le cocotier), renverser la loi du profit maximum pour les privilégiés en une loi de partage des richesses, et joindre leurs efforts à ceux de là-bas (1). Romantisme? Je ne le crois pas. Lutter contre l'injustice, élever des barrages, réaliser une Exposition universelle, aménager une piscine publique, voilà une excellente façon d'utiliser les 50 ans de travail que chacun peut donner: cela n'a rien à voir avec le monde d'hier, bien entendu, celui des humanités gréco-latines dans lequel les épanchements paternalistes tenaient lieu de lucidité et de générosité, mais puisque les gens qui ont ainsi vécu cèdent peu à peu la place et que nous-mêmes, à trente ans, sommes déjà un pied dans le monde de Proust mais aussi l'autre dans la technique, ne sommes-nous pas en droit d'espérer, d'ici peu, la naissance d'une conscience nouvelle assortie d'exigences plus dures pour chacun et qui nous mettront tous à l'heure de la Manicouagan,(du portier de l'Oratoire Saint-Joseph au waiter d'*Altitude* 730, du fraiseur des shop *Angus* au romancier que j'essaie d'être)?

Jacques GODBOUT

---

(1) Je veux dire créer d'autres compagnies d'Etat. Les mener à bien. Nationaliser les brasseries, les compagnies d'assurances, investir ces profits sur place, etc.